

collège des cardinaux, même parmi ceux qui sont revêtus de sa confiance spéciale, il y en a qui sont payés par la Russie pour paralyser les démarches que Votre Sainteté serait portée à faire en notre faveur, pour informent le gouvernement russe de tout projet en ce sens, surtout pour mettre obstacle à ce que les catholiques du pays aient aucune communication avec Rome, enfin pour dénoncer ceux qui, verbalement ou par écrit, auraient cherché à faire parvenir à Votre Sainteté des notions sur ce qui se fait ici.

« A Dieu ne plaise qu'il entre dans nos esprits aucune pensée de ce genre ! Si nous dénonçons à Votre Sainteté une calomnie si infâme, ce n'est que pour lui donner la mesure de toutes les perfidies qu'inspire au gouvernement russe le désir de diffamer les éminentes colonnes de l'Eglise, et l'espérance d'intimider les malheureux catholiques et de les détourner de faire parvenir jusqu'à Rome le cri de leur misère, par la crainte de confidences parties du sein même du Sacré-Collège.

« En protestant devant vous, très-Saint-Père, et devant Dieu qui voit nos souffrances, de n'avoir dit que la vérité, de n'avoir énoncé qu'une partie des mesures vésatoires et tyranniques du gouvernement russe, nous nous prosternons à vos pieds, en demandant votre sainte bénédiction, qui donnera de nouvelles forces pour persévérer dans la vraie foi à vos fidèles enfans les catholiques des provinces polonaises de l'empire de Russie. Ils sont orthodoxes en leur ame et conscience ; de fait, ils sont peut-être déjà dans le schisme, voyant remplir, pour tout ce qui touche à leur religion, les volontés de leur persécuteur schismatique et assistant, dans leurs églises, aux prières publiques faites par son ordre pour lui-même.

CORRESPONDANCE.

NOTICE SUR LA RIVIÈRE-ROUGE DANS LE TERRITOIRE DE LA BAIE D'HUDSON. M. L'ÉDITEUR,

La Rivière Rouge étant en grande partie de canadiens ou de leurs descendants, le clergé étant Canadien aussi et tenant encore à l'archevêché de Québec, doit naturellement intéresser le clergé et le peuple du Canada. Ils voyent dans ce pays des compatriotes et des frères qui se rattachent à eux, surtout sur le point de vue religieux. Nous pensons donc faire plaisir aux lecteurs des *Mélanges*, en donnant quelques détails sur une colonie dont on a beaucoup parlé autrefois et dont on connaît peu l'état actuel. Comme tous les nouveaux établissemens, elle a grandi et elle a pris peu à peu les accroissemens que permettent sa position géographique. Située au milieu du continent de l'Amérique du Nord, sans débouchée pour l'exportation de ses produits, elle n'attirera sans doute jamais une grande émigration des pays étrangers, qu'elle pourrait néanmoins nourrir mais non enrichir.

Cette colonie date de 1811 ou 1812 : elle fut fondée par feu sa seigneurie lord Selkirk qui y envoya des colons tirés d'Ecosse. Elle rencontra de grands obstacles à son établissement, de la part de la compagnie rivale de celle de la Baie d'Hudson : on se querella, on se pilla, enfin on en vint aux armes, et dans un combat livré en juin 1816, dix-neuf personnes perdirent la vie, parmi lesquelles était le gouverneur de la compagnie. Milord Selkirk était venu en Canada avec sa famille, afin de suivre de plus près les affaires de sa colonie ; il fit même le voyage de la Rivière Rouge, il se rendit en 1816 au Sault Ste. Marie et de là au fort William sur le lac Supérieur, principal dépôt des pelleteries de la compagnie du Nord-Ouest, il s'empara de ce port et y passa l'hiver. En 1817, il se rendit à la Rivière Rouge et revint en Canada par les Etats-Unis, en voyageant à travers les prairies pour atteindre le Mississipi. A son retour, il intenta un procès à la compagnie du Nord-Ouest, ce procès fit retentir les tribunaux du Haut et du Bas-Canada, il entraîna des dépenses énormes, il fut ensuite transporté en Angleterre où il ne fut jamais jugé. Pendant son séjour à la Rivière Rouge, il s'aperçut facilement que cette petite population, composée en bonne partie de Méfis, manquait de principes religieux et moraux, il fit signer par les catholiques du lieu une requête à l'évêque de Québec pour demander des prêtres. Mgr. J. O. Plessis qui depuis longtems cherchait le moyen de faire prêcher l'Evangile dans ces parties éloignées de son diocèse, saisit cette occasion, et au printemps 1818, M. J. N. Provencher, alors curé de Kamouraska, fut envoyé comme chef de la mission avec le titre de vicaire général ; il eut pour compagnon M. S. J. N. Dumoulin, alors vicaire de Québec ; M. Wm. Edge, ecclésiastique fut adjoint comme catéchiste. Ils quittèrent Montréal le 19 mai, et arrivèrent à la Rivière Rouge le 16 juillet. Cette colonie dévastée pendant les troubles précédens était l'emblème de la pauvreté, et en réalité elle régnait toutes les privations de la vie. Traités avec beaucoup d'égard et de politesse, mangeant à la table du gouverneur de la colonie, les missionnaires ne furent point exempts de prendre part aux privations du pays : on ne voyait sur cette table ni pain, ni légumes, mais uniquement de la viande de vache (bison), séchée au soleil ou au feu, ou du poisson ; il n'y avait point de lait, point de beurre, souvent même point de thé, ni de sucre.

Dans ces années là, on semait à la pioche, les champs n'avaient guère plus d'étendue que les carrés d'un jardin, on semait plutôt pour avoir de la semence pour une autre année, que dans l'espérance de manger les fruits de son travail. Le peu de grain qui avait été semé cette année, 1818, avait très-belle apparence, lorsque, le 3 d'août, des nuées de sauterelles s'abattirent sur une très-grande étendue du pays, et détruisirent tous les grains et légumes. Pendant qu'elles faisaient ce dégât, elles déposèrent leurs œufs dans la terre et ensuite elles s'envolèrent pour aller mourir ailleurs. Au printemps de 1819, tous

ces œufs produisirent des petites sauterelles, qui rongèrent la végétation jusqu'à la fin de juillet et au commencement d'août. Etant alors munies de leurs ailes, elles s'envolèrent dans les airs, en telle quantité que les rayons du soleil le plus ardent ne faisaient pas cligner l'œil qui regardait avec joie le départ d'hôtes aussi malfaisans. Il n'y eut aucune espèce de récolte cette année-là. Au printemps de 1820, chacun s'empressa de semer une partie du grain qu'il avait en réserve, car on avait toujours soin alors d'en réserver un peu. La saison fut favorable, tout poussait à merveille, l'espérance de l'avenir faisait oublier le malheur passé, lorsque, le 26 juillet, il tomba encore une pluie de sauterelles ; elles changèrent la joie en tristesse : tout fut détruit, des œufs en quantité prodigieuse furent déposés dans la terre, et l'année 1821 fut encore sans verdure jusqu'au mois d'août. Ces sauterelles s'introduisaient partout et mangeaient tout, le linge, le drap, etc., il ne fallait rien laisser à leur portée. Depuis 1821, on n'en a pas vu pour faire tort : il ne restait plus de semence, le gouverneur de la colonie en envoya chercher à la Prairie du Chien, sur le Mississipi ; elles arrivèrent trop tard pour être semées la même année. On apporta aussi de la Prairie du Chien quelques poules qui se sont considérablement multipliées. Il n'y avait plus d'animaux domestiques, ceux qui avaient été envoyés d'Europe, avec les premiers colons, avaient été détruits dans les troubles précédens. Le peu de grain, qui avait été apporté de la Prairie du Chien, fut distribué aux habitans qui s'empressèrent de le cultiver avec soin, afin de se procurer des semences plus abondantes. Tout allait de mieux en mieux, sans pourtant être exempt de quelques fléaux, chaque année : des souris, en quantités prodigieuses, firent de grands dégâts dans les champs, elles coupaient le grain par le pied, et mettaient cette paille par petits bouts, sans paraître chercher à se nourrir de l'épave. Il n'y avait pas encore de chats pour faire la chasse à cette vermine, ils vinrent plus tard et rendirent de grands services. Heureusement il n'y a point de rats dans ce pays là, il n'y a point non plus de punaises.

Quelques particuliers firent venir, des Etats-Unis, quelques paires de bœufs et quelques vaches en 1822. Une vache, se vendit alors 25 louis. En 1825, un américain amena 4 ou 500 bœufs et vaches qui furent achetés par les habitans qui avaient le moyen de les payer ; le prix de 5 vaches fut de 4 à 10 louis. Elles se sont considérablement multipliées depuis et le seraient encore bien plus, si le cultivateur avait la perspective d'une vente avantageuse. En 1825, la neige tomba en abondance, le 15 octobre, et demeura sur la terre ; il en tomba beaucoup pendant l'hiver qui fut un des plus froids qui ait été vu depuis 25 ans ; elle fondit tout à coup, vers la fin d'avril. L'eau s'éleva à la hauteur des côtes, lorsque la glace, qui avait encore toute son épaisseur, fut entraînée par la violence des eaux, elle ne suivait pas le cours de la rivière qui est très-tortueux, mais, faisant chemin droit, elle rasant arbres et édifices qui se trouvaient sur son passage. Chacun se sauva vers les lieux élevés, sans savoir s'il était à l'abri des effets d'une inondation qui continua de croître graduellement pendant près d'un mois. L'eau s'étendit très-loin dans les plaines qui bordent la Rivière Rouge ; il y avait 5 pieds d'eau à l'église de St. Boniface, qui est le lieu le plus élevé à plusieurs lieues à la ronde. On ne pouvait point prendre de poisson, grande ressource du peuple dans le printemps ; la misère était grande : elle avait été accélérée par l'arrivée inattendue d'un bon nombre de familles qui passaient ordinairement l'hiver dans les prairies, pour vivre de la chasse de la vache qui se tenait à petite distance de la Rivière Pembina. La vache disparut totalement, la famine se fit sentir, il mourut dix ou quinze personnes de faim. Toutes les familles seraient mortes, si la compagnie n'eût envoyé au-devant d'elles des provisions qui arrivèrent trop tard pour plusieurs, ces familles s'étant répandues chez leurs parents ou amis mirent la disette. La terre fut découverte à l'église de St. Boniface, que le 20 juin ; il était trop tard pour semer. L'orge parvint à maturité à l'aide des chaleurs de juillet, qui se firent sentir en septembre. La première gelée arriva le 17 septembre, cette année-là, et c'est l'époque la plus reculée de son apparition, depuis 25 ans : une fois, elle s'est fait sentir le 2 du même mois, et le plus souvent c'est du 7 au 8 qu'elle vient mettre fin à l'espérance du cultivateur. *A continuer.*

ERRATA.—Dans la biographie du très-rév. F. N. Blanchet, page 10, première colonne du dernier numéro des *Mélanges Religieux*, au lieu de en 1828 lisez : en 1827, et au lieu de : en 1837, lisez : en 1838.

Deplus, à la 14^{me} ligne de la seconde colonne de la page 20, au lieu de chez Petit Rocher lisez : du Petit-Rocher, (Little Rock)

BULLETIN.

Translation des Reliques de St. Janvier.—Secret de la confession.

Les exercices d'une neuvaine présidés par Mgr. l'évêque de Montréal se continuèrent depuis neuf jours, dans l'église de la Providence, où l'on avait transporté la chasse de St.-Janvier, dès le 10 au matin. Les trois derniers jours de cette neuvaine avaient été des jours de retraite pour un grand nombre de dames et de demoiselles pieuses de la ville, qui même, afin de passer leurs heures de prières dans un recueillement plus profond étaient venues vivre dans ces appartemens voisins de ceux que leur charité a procurés à une trentaine de pauvres et d'infirmes de leur sexe. Le R. P. Hanipaux avait donné régulièrement deux instructions, chaque jour ; et cette église, qui contient dans sa nef et ses galeries environ sept à huit cents personnes, avait été constam-